

Indiana

- Des nouvelles ?

-Pas vraiment

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Indiana, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Dans le métro

I

« Attention à la fermeture des portes ! »

« Mesdames, messieurs, suite à un problème technique, je vous prie de bien vouloir patienter. »

Comme si l'on avait le choix ! En plus, entassés comme on est, je ne vois pas comment l'un d'entre nous pourrait bouger pour tenter une échappée. Oh ! Mais ! Mais qu'est-ce que c'est ça ?! Y a quelqu'un qui me touche les fesses ou quoi !! Non, c'est peut-être pas fait exprès après tout... Ne nous énervons pas pour rien. Non, mais c'est pas vrai. Ça recommence !! Cette fois-ci, il faut que je réagisse. Bon, je vais essayer la technique du dégonflé-courbé. Alors, je dégonfle mes fesses en les serrant au maximum et je courbe le dos pour rentrer ma poitrine. Euh, non, en fait, moi je n'ai pas besoin de rentrer ma poitrine... voilà, n'y a plus rien qui dépasse, je devrais être tranquille. Oui mais j'espère que le métro ne va pas stationner trop longtemps, ce n'est quand même pas très confortable comme position. Bon, alors, qu'est-ce qu'il fait ce métro... Si ça continue, je vais arriver en retard à mon travail... encore !

Qu'est que je vais bien pouvoir raconter à mon chef ? Je ne peux pas une nouvelle fois lui dire que c'est à cause des transports. Je lui ai déjà servi cette excuse lundi et mercredi. Trois fois dans la semaine c'est pas très plausible... Décidément, j'ai pas de chance, pour une fois que ça m'arrive vraiment, je peux même pas le dire ! Et puis, il y a cette pimbêche de Sandra qui ne va certainement pas

manquer de moucharder à mon cher chef (houla pas facile à dire ça) que je suis à nouveau en retard ce matin. Espèce de corbeau, va ! Euh corbette ! Non corbienne ! Oh ! Je sais pas comment on appelle la femelle du corbeau ! Bref ! Au lieu de t'occuper des affaires des autres, de jouer au corbeau et de bayer aux corneilles, tu ferais bien de retourner chez le coiffeur pour refaire ta couleur parce que ton blond soi-disant platine commence à tourner.

Oh ! Et puis qu'est-ce qu'elle a celle-là à s'agripper à la barre ! Elle a cru qu'elle était au Crazy Horse ou quoi ! Et celle-là qui n'arrête pas de pousser. Oui, ben c'est bon, on a compris que tu voulais descendre ! Elle veut quoi, un tapis rouge ?

« Mesdames, messieurs, merci d'avoir patienté, nous allons repartir. »

Eh ben ! C'est pas trop tôt ! Parce que je crois que je commençais un peu à m'énerver là !

Oh, là, là, là ! Presque vingt minutes de retard ! Pourvu que le boss ne soit pas encore arrivé... pourvu qu'il ne soit pas là... s'il vous plaît, je vous en prie, vous, le saint patron des gens en retard, faites qu'il ne soit pas encore arrivé ! Encore quelques mètres, puis à gauche. Voilà, j'y suis arrivée. Allez, le hall d'accueil de la mairie : « Salut, les filles, ça va ? ». Bon, maintenant l'ascenseur, mais qu'est-ce qu'il fait cet ascenseur, il en met un temps... Oh, là, là ! Il ne me reste plus qu'à passer devant le bureau de cette peste de secrétaire, Sandra. Avec un peu chance, elle ne sera pas là. Bon, je vais tenter un passage rapide à la Usain Bolt, comme ça, elle ne me verra peut-être pas.

— T'es en r'tard !

Hou, cette douce voix nasillarde de si bon matin ! Je sens le peu de poils qui me restent (après l'épilation que j'ai subie hier) déjà se dresser.

— Bonjour, Sandra. Tu m'as dit quelque chose, dis-je de ma voix la plus mielleuse possible, hypocrite quoi.

— T'es en retard, me répéta-t-elle, les yeux rivés sur son journal people.

— Oui, j'ai eu des problèmes de transport. Je suis restée bloquée à une station.

— Ouais, mais monsieur Delpié te cherchait pour la réunion, dit-elle tout en continuant à feuilleter son magazine du bout de ses ongles manucurés.

— La réunion, quelle réunion ?

— Ben, la réunion sur le projet de coopération internationale entre notre ville et Brest.

— Une réunion de coopération internationale entre notre ville et Brest ? Un projet de coopération internationale entre deux villes de France ?

— Ben ouais, quoi ! Ben dis donc, pour une chargée de mission de coopération internationale, t'es pas très au courante toi.

— On dit « au courant ». Pas « au courante ».

— Quoi ?

— Elle est dans quelle salle, la réunion ?

— Dans la salle de réunion numéro un.

— O.K., merci et bonne lecture !

— Quoi ?

Avant de me rendre à la réunion, je décidai de faire un petit tour à mon bureau pour voir si je n'avais pas quelques éléments sur ce projet de coopération qui, du fait, ne me

disait rien. J'allumai mon ordinateur puis ouvris ma messagerie. Il y avait un mail de mon chef, M. Delpié. Ce message avait été envoyé la veille depuis son téléphone portable, à 17 h 21 précisément.

Pendant qu'il était en « rendez-vous extérieur » hier après-midi, mon chef avait reçu un appel de Margaux. Elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte de sept semaines et que le médecin l'avait arrêtée pour au moins deux mois, car sa grossesse lui était déjà difficile.

Au sein de cette mairie, nous étions trois chargées de mission de coopération internationale. Il y avait Henriette qui s'était débrouillée pour être en constante mission à l'étranger si bien qu'on ne se souvenait plus très bien dans quel pays elle était (l'Ile Maurice ? Les Bahamas ? Les Maldives ?), ni pour quel projet elle s'y était rendue. Il y avait aussi Margaux qui était chargée notamment du projet « Brest » et puis moi, la seule contractuelle des trois chargées de mission de coopération internationale et la seule à être souvent en retard.

Comme Margaux n'était plus disponible, mon chef m'avait demandé à la remplacer au pied levé et d'étudier le dossier pour la réunion de ce jour. Manque de bol pour moi, j'étais partie plus tôt la veille, à 17 heures, car j'avais un rendez-vous important : ma séance d'épilation. En fait, je ne sais même pas pourquoi je continue à prendre la peine de me faire épiler en ce moment vu que je suis célibataire. Je ferais mieux de laisser tout « en l'état ». Déjà, ça me coûterait moins cher et en plus ça m'aurait évité que M. Delpié me tombe sur le poil.

Mais bon, ce qui était fait était fait. Je décidai alors de supprimer ce message et de faire croire que je ne l'avais

jamais reçu. J'allai récupérer le dossier sur « le projet de coopération Brest » dans le bureau de Margaux puis je me rendis à cette fameuse réunion.

J'essayai d'entrer le plus discrètement possible dans la salle. J'ouvris doucement la porte d'entrée et là... « ô temps, suspends ton vol ! » C'était un peu comme si quelqu'un avait appuyé sur le bouton pause d'une télécommande. Un silence m'accueillit et tous les regards se posèrent sur moi, tous, y compris celui de M. Delpié. Je me fis toute petite et m'installai en bout de table. La réunion se poursuivit alors.

Cette dernière consistait en une succession de diapositives « PowerPoint » commentées par un chef de projet qui, ô malheur, parlait d'une voix monocorde, ce qui laissait présager une réunion des plus palpitantes. Comme à chaque réunion, le mythique café trônait sur la table. Vu les circonstances, je sentais qu'une tasse de café ne serait pas un luxe pour m'aider à me tenir éveillée. Et tandis que je buvais mon café, je commençais à scruter les participants réunis autour de cette table.

Chacun y allait de son activité. Certains jouaient sur leurs portables, feignant ainsi de répondre à des messages importants, d'autres ne se retenaient plus de somnoler tandis que des duos de collègues entamaient des parties de morpion. D'autres encore laissaient libre cours à leur fibre artistique en griffonnant sur leur cahier. J'en fis autant tout en me demandant pourquoi nous étions tous réunis dans cette même pièce alors que nous accordions autant d'attention à cet exposé qu'un sourd écoute un muet.

Finalement, et heureusement, le supplice se termina. Malheureusement pour moi, un autre commença...

La silhouette trapue de M. Delpié se rapprochait de moi. Plus M. Delpié avançait, plus je voyais ses sourcils se fronçaient. Il était maintenant si près de moi que je pouvais compter le nombre de plis qu'il avait sur son visage. C'est alors que, perspicace, je me dis tout à coup que M. Delpié était peut-être en colère contre moi.

— Le Guennec !

Oh là ! En général quand il m'appelle par mon nom de famille, c'est mauvais signe...

— Oui, monsieur Delpié, dis-je en battant des cils. Hé oui, nous les femmes, on peut jouer de nos charmes pour essayer de vous amadouer.

— Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ce matin !? Pourquoi vous étiez encore en retard !?

Oups ! Apparemment, jouer de ses charmes ne fonctionne pas toujours ou alors seules certaines catégories de femmes y parviennent. Je devais me rendre à l'évidence, je ne faisais pas partie de genre de catégorie de femmes. Flûte alors !

— Des problèmes de transport, monsieur Delpié..., répondis-je en fixant le sol.

— Ben voyons, pour changer ! Je m'attendais à un peu plus de rigueur de votre part et j'aurais aimé que vous participiez davantage à cette réunion. Je vous avais pourtant laissé les consignes dans mon mail.

— Votre mail ? Mais de quel mail parlez-vous, monsieur Delpié ?

À m'entendre, je me disais qu'on pourrait presque me décerner un César pour mon jeu d'actrice, catégorie « révélation de l'année » ou « grosse mythomane ». Je pourrais peut-être me reconvertir ?

— Ah bon ?! Vous n’avez pas reçu mon mail ?

— Mais non, je vous assure que je n’ai reçu aucun mail, monsieur Delpié. C’est Sandra qui m’a prévenue quand je suis arrivée ce matin. Elle m’a dit que j’étais attendue pour une réunion sur le projet Brest et que Margaux n’était pas disponible.

— Oui, effectivement, Margaux ne va pas être disponible pour un petit moment...

— Ah, bon... En tous les cas, quand Sandra m’a dit que Margaux ne pouvait pas assister à la réunion, j’ai immédiatement pensé que je devais chercher le dossier dans le bureau de Margaux avant d’aller à cette réunion. Malheureusement, je n’ai pas eu beaucoup de temps pour l’étudier... C’est pour ça que je n’ai pas eu trop l’occasion d’intervenir pendant la réunion. Vous comprenez ?

— Oui, bien sûr... Bon, très bien, Sophie. Excusez-moi de m’être énervé. Vraiment, on ne peut pas faire confiance à la technique de nos jours. Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous n’avez pas reçu ce mail...

— Oui, c’est bizarre...

Et voilà comment, ni vu ni connu, je t’embrouille, pensai-je.

Le reste de ma journée de travail se déroula comme d’habitude : des échanges de mails, des photocopies à tout-va, des litres de café et des réunions à n’en plus finir.

Quand mon train-train professionnel de la journée fut terminé, je repartis prendre mon autre train-train, ou plutôt mon métro-métro.

Le métro roulait à sa vitesse de pointe. Comme beaucoup

de fenêtres étaient ouvertes, l'air fouettait les visages, et les cheveux de ces dames volaient au vent, telle la mèche de Jean-Pierre Foucault avec son ventilateur. Une de ces chevelures folles ne cessait de balayer le visage d'un usager qui, patient, se contentait de se grattouiller le nez. Dans les rangées des places assises, les camps étaient divisés. À droite, on trouvait les somnolents qui menaçaient de tomber à chaque virage que prenait le métro. À gauche, il y avait ceux qui avaient encore assez d'énergie pour « tripoter » leurs téléphones portables. Quelques stations plus tard, je descendis de la rame puis patientai sur un autre quai.

Là, bien que le quai fût vide, une jeune femme me bouscula pour attraper son métro. Elle courait d'une drôle de façon, un peu comme si elle était au ralenti ce qui donnait l'impression qu'elle évoluait dans un continuum espace-temps parallèle au nôtre.

En la regardant, je me demandais bien pourquoi cette femme était si « pressée ». Peut-être avait-elle un dîner à préparer pour son mari ? Des enfants à récupérer ? Bref, une famille qui l'attendait. Ce qui n'était pas mon cas...

On était vendredi soir et donc le début du week-end. J'arrivai dans mon immeuble et montai les cinq étages à pied (l'ascenseur était encore en panne). Une fois arrivée dans mon appartement, je me dirigeai vers la salle de bains pour me démaquiller. Je regardai alors l'image que me reflétait le miroir. Celle d'une jeune femme de trente-deux ans, ni vraiment belle, ni vraiment laide. Une jeune femme seule, célibataire, avec un cœur d'artichaut. Une jeune femme de trente-deux ans, toujours à la recherche d'un prince charmant et qui jusqu'ici n'arrêtait pas d'enchaîner

des échecs sentimentaux.

II

C'était lundi, la semaine recommençait. Le train-train aussi. Ce matin, au programme : réunion, pour changer...

Après la réunion, je croisai dans le couloir la déprimée de service. Rien qu'à la voir marcher les pieds rentrés, les cheveux en bataille et faire une tête de six pieds de long, je sentais déjà la déprime m'envahir.

— Bonjour, Mathilde, ça va ?

Aïe, question fatidique, pensai-je

— Ouais, bof, ça peut aller. Je fais avec, tu sais, me répondit-elle d'une voix triste qui me rappelait celle de Bourriquet dans *Winnie l'ourson* et me fit soudainement retomber en enfance.

— Ah, très bien. Bonne journée alors, Mathilde, est tout ce que je pus lui répondre.

— Oui, bonne journée à toi aussi, Sophie.

Le reste de ma journée de travail fut des plus ordinaires, R.A.S, rien à signaler en particulier. J'enchaînais les coups de fil, les réponses de mail, les rédactions de rapport, les allées et venues au local des photocopieurs (il n'y avait plus d'imprimantes dans les bureaux pour cause de restriction budgétaire), les réunions, les pauses-café et les pauses pipi. Curieusement, je remarquai que ces deux pauses s'enchaînaient fréquemment. Bizarre, non ?

Pendant l'une de ces pauses pipi, je rencontrais

mademoiselle Ragot aux toilettes. Si l'on n'avait pas le courage (comme moi) de monter aux toilettes du deuxième étage, les chances de trouver mademoiselle Ragot en train d'essayer de se refaire une beauté dans les toilettes du premier étage étaient très grandes. Et moi, à ce jeu, je gagnais malheureusement très souvent.

— T'es au courant pour Margaux ?

Sans se donner la peine de dire un « bonjour, comment ça va », mademoiselle Ragot entama la conversation directement sur son sujet favori, les ragots.

— Tu veux dire pour son congé de maternité ? répondis-je

— Non, pas ça. Parce que ça tout le monde sait que madame Margaux se met en arrêt dès sept semaines de grossesse. Qu'est-ce que ça va donner à huit mois ! T'imagines !

Mademoiselle Ragot se mit alors à chuchoter.

— Il paraîtrait que son mec l'a plaquée quand il a su qu'elle était enceinte.

Pendant que mademoiselle Ragot continuait à déformer la réalité, j'entendais le bruit de talons faisant les cent pas dans le couloir. À coup sûr, ce devait être ma collègue de l'informatique qui, marchant de long en large et, fidèle à elle-même, avait toujours l'oreille accrochée à son téléphone portable. C'était d'ailleurs pour cette raison que je l'avais surnommée « l'accrochée du téléphone ». Le plus clair de son temps, l'accrochée du téléphone le passait en effet à donner des coups de fils personnels. Elle avait élu « cabine téléphonique » les couloirs de mon étage qu'elle arpentait lors de ses conversations. Nous étions ainsi tenus informés de l'évolution de ses problèmes de plomberie ou de

constipation de sa fille cadette, en gros de tout ce qui bouchonne quoi. Tandis que mon attention s'était détournée de notre conversation, mademoiselle Ragot, elle, n'avait cessé de médire sur le compte de la pauvre Margaux.

— Résultat : miss Margaux va prendre de la bouteille et va finir par trinquer seule ! s'esclaffa mademoiselle Ragot, fière de sa blague.

— Ouais, bon, d'accord... Excuse-moi, mais il faut que j'y retourne, j'ai vraiment plein de boulot.

En retournant à mon bureau, je vis « l'excité de service », le responsable du service communication. Il passa à toute allure près de moi, comme s'il s'apprêtait à battre les records d'un cent mètres. « L'excité de service », qui n'était plus si jeune, se mettait souvent à courir pour un rien dans les couloirs, même pour aller aux toilettes. Dans sa course, il croisait souvent « l'Excentrique », la collègue du service courrier, qui, serrée dans sa mini-jupe, poussait inlassablement son chariot et son popotin pour faire la distribution des courriers à tous les services. Même pris dans sa course folle, « l'excité de service » ne manquait pas à chaque fois de prendre le temps pour se retourner et « dévisager » l'arrière de « l'Excentrique ».

Voilà, vous connaissez maintenant un peu mieux mon environnement professionnel, les principales tâches de travail et mes collègues pour qui, vous l'aurez remarqué, j'aime bien donner des surnoms, sans vouloir me moquer, mais juste comme ça, pour m'amuser. De toute façon, je suis sûre qu'ils doivent faire la même chose de leur côté. Alors... Ah oui ! J'ai oublié de vous présenter Sylvie que j'ai baptisée « Miss Pas-de-Bol ». Tenez, la voilà qui arrive justement à la cafétéria. Moi qui voulais boire mon café

tranquillement...

— Salut, Sophie, ça va ?

— Ça va, mais toi, qu'est-ce qu'il t'est arrivé au visage ?

Connaissant Miss Pas-de-Bol, j'appréhendais déjà sa réponse. Je savais d'ores et déjà qu'elle aurait une « catastrophe » à me raconter. Des fois, je me demandais si elle n'affabulait pas un peu.

— Oh, ça ! Tu sais pas ce qu'il m'est arrivé ce matin !? Je t'ai pas raconté !

Ça y est, on y est, me dis-je. Sans que je lui réponde, Sylvie commença son récit et, une fois lancée, il était difficile de l'arrêter.

— Ce matin, comme d'habitude, je sors mon ticket de métro de mon petit porte-monnaie. Tu sais, le rouge que Marina, ma fille, m'a offert en revenant de Tunisie. Bref. Je m'apprêtais à passer mon ticket de métro et hop ! Il a sauté de l'autre côté, je ne sais pas trop comment. Et, pas de chance pour moi, à ce moment-là, il n'y avait personne de l'autre côté qui aurait pu le récupérer pour le redonner, et bien sûr, il n'y avait aussi personne au guichet du métro. Ah ! Je t'jure, ces employés de métro, je me demande vraiment ce qu'ils font ! Enfin, bref. Je me suis retrouvée là comme une idiote, sans trop savoir quoi faire. Alors, j'ai essayé de me baisser autant que j'ai pu. Heureusement que je me suis mise en pantalon aujourd'hui. Heureusement, parce que ce matin, au début, j'avais pensé à mettre ma petite jupe noire. Tu sais, celle avec de la dentelle en bas. Enfin, bref. Heureusement, j'ai finalement choisi de mettre un pantalon, mais blanc... Alors, quand je me suis baissée pour essayer de récupérer mon ticket, eh ben, tu sais quoi, j'ai sali mon beau pantalon blanc, bien évidemment. Et pour